1895

1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze

Revue de l'association française de recherche sur
l'histoire du cinéma

83 | 2017

Varia

Disparition de Jean-Pierre Jeancolas (1937-2017)

Ancien président de l'AFRHC

Jean A. Gili

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/1895/5939>

DOI : 10.4000/1895.5939

ISSN : 1960-6176

Éditeur

Association française de recherche sur l'histoire du cinéma (AFRHC)

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 262-264

ISSN : 0769-0959

Référence électronique

Jean A. Gili, « Disparition de Jean-Pierre Jeancolas (1937-2017) », *1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze* [En ligne], 83 | 2017, mis en ligne le 25 juin 2018, consulté le 08 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/1895/5939> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/1895.5939>

Disparition de Jean-Pierre Jeancolas (1937-2017)

Ancien président de l'AFRHC

par Jean A. Gili

J'ai connu Jean-Pierre Jeancolas en 1973 ou 1974 – je ne me souviens plus très bien de la date exacte – à Créteil. Il y travaillait avec Olivier Barrot à la préfiguration de la Maison de la Culture où, plus tard, il anima les Cinéclures. Dans ces années, d'autres occasions de rencontres furent offertes par les CICI imaginés par Bernard Chardère : à Goutelas-en-Forez, à Lyon, à Toulouse, à Bruxelles, à La Chaux-de-Fond, à Lausanne... Sa passion la plus vivace le porta vers l'histoire du cinéma français sur lequel il écrivit d'innombrables articles et quelques ouvrages fondamentaux. Parmi les premiers, je retiendrai une étude parue en 1992 dans *1895*, « Blum-Byrnes, l'arrangement 1945-1948 » où, à rebrousse-poil d'une pensée dominante qui voyait dans les accords les fossoyeurs du cinéma français, il montrait qu'ils avaient été un rempart qui permit à ce cinéma de survivre ; un autre article sur « Parti communiste français et cinéma 1944-1953 » (il m'en avait donné une copie mais dont je n'ai pas réussi à établir le lieu de publication éventuelle) lui offrait l'occasion de développer, avec son style unique, incisif et précis, ayant parfois recours aux phrases sans verbe, une analyse fondée sur l'examen attentif de la presse communiste. On trouvera cet article dans le prochain numéro de *1895 revue d'histoire du cinéma*, juste retour aux sources de son engagement éditorial.

Pour les livres, il contribua au renouvellement des études sur le cinéma français en changeant la nature de l'approche – contenu et réception – avec *le Cinéma des Français. La V^e République. 1958-1978* (Stock, 1979) et *le Cinéma des Français. 15 ans d'années trente. 1929-1944* (Stock, 1983). Ce dernier livre suscita une belle polémique : était-il légitime de voir une continuité entre le cinéma des années 1930 et le cinéma de l'Occupation ? Malgré tous ses efforts, le chantier d'une histoire couvrant la période 1929-1978 demeura inachevé : il ne parvint jamais – peut-être victime de son perfectionnisme – à terminer l'ouvrage devant couvrir les décennies intermédiaires, la IV^e République de 1945 à 1958. En revanche, il signa une remarquable synthèse dans la collection 128 des éditions Nathan, *Histoire du cinéma français*, régulièrement rééditée. Il fut aussi un infatigable voyageur. À l'invitation du ministère des Affaires étrangères, il alla au Québec, en Chine, en Australie, en Afrique pour présenter des rétrospectives consacrées au cinéma français, mêlant son savoir et son sens pédagogique. Il participa aussi à la réflexion entamée autour de la notion d'auteur avec l'ouvrage cosigné avec Jean-Jacques Meusy et Vincent Pinel, *L'Auteur du film : description d'un combat*, édité par Actes Sud/Institut Lumière/SACD en 1996.

À côté du cinéma français, il entretenait une passion particulière pour le cinéma hongrois dans lequel il projetait ses préoccupations politiques et esthétiques. Fréquentant régulièrement les semaines organisées à Budapest par Hungarofilm –, il donna des études qui firent dates, notamment en 1989 un *Cinéma hongrois 1963-1988* publié par le CNRS et, douze ans plus tard, en 2001, *l'Œil hongrois*.

Quatre décennies de cinéma à Budapest 1963-2000 qui fut publié en hongrois – signe de reconnaissance – par Magyar Filmunio.

Comme critique, il avait fait ses premières armes à *Jeune Cinéma* avant de rejoindre *Positif* en 1971, revue où pendant plus de trente ans il fut une des plumes les plus aguerries et dont il finit par s'éloigner pour des raisons de divergence idéologique. L'hebdomadaire *Politis*, fondé par Bernard Langlois en 1988, fut sans doute sa plus belle expérience. Il y trouva pendant plusieurs années la possibilité d'exprimer ses convictions politiques et sa sensibilité aux œuvres.

Et puis, il y eut l'aventure de l'Association française de recherche sur l'histoire du cinéma, cofondée en 1984 avec Vincent Pinel et moi-même et dont il fut d'abord vice-président puis président, de 1992 à 1996, succédant à Jean Mitry et à Raymond Chirat. L'idée de créer l'AFRHC nous était venue en sortant d'une projection d'un film français à la Cinémathèque française de Chaillot. L'association naquit à l'été 1984. La déclaration à la préfecture intervint le 12 septembre (« objet : coordonner les recherches sur l'histoire du cinéma en France ») et la publication au *Journal officiel* se fit le 4 octobre.

L'année 1985 fut décisive. Nous réussîmes à obtenir de Claire Devarrieux un long article dans *le Monde* pour présenter l'association. De nombreuses adhésions s'ensuivirent. En juillet, Jean Mitry – premier président de l'association –, Jean-Pierre Jeancolas, Vincent Pinel et moi-même participâmes au Colloque de Cerisy-la-Salle sur l'histoire du cinéma dont les actes, avec nos communications, ne furent publiés qu'en 1989 : Jacques Aumont, André Gaudreault, Michel Marie (dir.), *Histoire du cinéma, nouvelles approches*, Publications de la Sorbonne nouvelle. Dans la foulée du colloque fut lancée la revue *1895* – c'est Jeancolas qui avait eu l'idée du titre – dont le numéro 0 parut le 28 décembre 1985 ! Dans l'éditorial anonyme (c'est lui qui l'avait écrit, à la hâte, je peux en témoigner), il écrivait :

Notre association existe. Le courrier, les appels téléphoniques, les rencontres multiples et les demandes souvent très en avance sur la logistique dont nous disposons, en témoignent. Notre association répond, ou doit répondre, à un besoin réel.

Notre association existe mais demeure confidentielle. Nous savons depuis la première heure qu'un instrument de liaison public est indispensable. Un bulletin, que nous avons appelé *1895*. Évidemment.

Influencés par *l'Imagine* de nos amis italiens, nous voulions faire un beau bulletin. Nous n'en avons pas eu les moyens. Ce numéro zéro, rudimentaire, routé en retard, doit être reçu comme une réalité, mais aussi comme un espoir, ou une promesse. Le numéro un, à la fin du printemps 86, sera le vrai *1895*. [...]

1895 doit être un lieu d'échanges, un instrument de travail. Le bulletin vivra de ce qu'en feront ses lecteurs, la responsabilité éditoriale étant assurée par le bureau de l'association.

Jean Mitry, président ; Jean-Pierre Jeancolas, vice-président ; Jean A. Gili, secrétaire général ; Claude Gauteur, secrétaire général adjoint ; Vincent Pinel, trésorier ; Raymond Chirat, trésorier adjoint.

Au terme de ce numéro 0, figure la « liste des membres de l'AFRHC arrêtée au 28 décembre 1985 ». Elle compte 64 noms : d'Henri Agel et Barthélemy Amengual à Jean Tulard et Jacqueline Vairel.

Dans le numéro 1 de la revue – qui ne sort finalement qu'en septembre 1986 –, Jeancolas intitule son éditorial, toujours anonyme (c'était une de ses qualités que de ne pas mettre sa personnalité en avant), « Ouvertures », et évoque les journées du cinéma muet organisées par l'association en décembre au CNC sur *les Comiques du cinéma français (1908-1914)*. Jean-Pierre Jeancolas était un homme d'ouverture, sachant rapprocher les cinéphiles, les historiens amateurs et les universitaires. En historien sourcilleux, il avait le goût de la périodisation, n'hésitant pas à remettre en question les bornes généralement admises ; il aimait les archives et les témoignages de première main. Pour lui, rien n'était jamais acquis, il fallait toujours revenir aux sources. Son goût pour les « vieux papiers » était proverbial : dénicher dans un journal un long article ou une brève apportant une information inédite le mettait en joie.

Travailler avec lui pendant plusieurs décennies aura été un moment précieux de ma vie d'historien du cinéma. Pour clore me revient un souvenir précis : un voyage à Reggio Emilia, en compagnie également d'Emmanuelle Toulet, où nous allâmes confronter notre expérience avec celle, plus aguerrie, de nos collègues italiens, notamment Aldo Bernardini et Vittorio Martinelli. *1895* et *Imagine* assuraient les passerelles nécessaires entre les deux associations.